

PRÉFACE

Cette affiche, je l'ai vue des dizaines de fois au cours de mes déplacements, placardée dans les aéroports ou les gares. Photos d'enfants et d'adolescents souriants, tous disparus sans laisser de traces. Aux côtés de Yannis et d'Estelle, de Ludovic et de Marion, il y avait le visage de Cécile Vallin. Joues fraîches, cheveux coupés court, regard amusé, elle fixait l'objectif, heureuse. Une ado sportive, à la beauté saine et rayonnante. Sous le portrait, quelques mots. « Cécile Vallin, née le 28 octobre 1979, disparue le 8 juin 1997 à Saint-Jean-de-Maurienne (73). » Je ne savais pas encore combien elle et moi allions devenir proches.

C'est en 2003 que Chloé Oliver, la sœur aînée de Cécile, est venue me demander d'être son avocat – et de l'aider à la retrouver. À l'écouter parler, à mots doux et porteurs d'émotion, la photo s'est animée. La jeune disparue a pris corps. Derrière le cliché se cachait une jeune fille brillante, vive et sensible, férue de philosophie et d'escalade, amoureuse de la vie. Et qui, un jour, à la veille de son baccalauréat, s'était littéralement volatilisée.

Chloé parlait de Cécile et Cécile m'est devenue familière. Nous avons un point commun : adolescente, j'avais moi aussi pratiqué l'escalade. Je connaissais bien cette sensation grisante de s'élever vers le ciel, de se jouer de la pesanteur, de

chercher le « graton », de se soucier de son rapport « poids / puissance ». Et la joie de poser le pied sur le sommet, ce rétablissement à l'issue duquel on a vaincu ce qui semble être le monde entier. Cette gamine, au départ, c'était un peu moi.

J'ai décidé de me lancer dans la bataille au côté de Chloé. Car il fallait retrouver Cécile. Plus tard, en 2008, je suis également devenue l'avocat de Jonathan, le père de Cécile. Et j'ai pu mesurer combien tous deux étaient déterminés à ne jamais abdiquer.

Voilà douze ans que, ensemble, nous cherchons cette jeune disparue. Lorsque j'ai commencé cette quête à leurs côtés, je n'avais pas d'enfant. Depuis, mes deux fils et ma fille sont nés. Et maintenant, Cécile, c'est aussi eux... À l'idée qu'ils pourraient se volatiliser sans laisser de trace, me laissant les chercher, impuissante, désespérée, je sens monter en moi une douleur sourde, lancinante, qui me donne la mesure du malheur de Chloé et de Jonathan. Alors j'ouvre encore et encore ce dossier, même si j'ai l'impression d'avoir physiquement mal quand j'en tourne les pages.

La disparition de Cécile, c'est un clou dans mon cœur, un couteau dans la plaie de mes inquiétudes de maman... Je suis pourtant persuadée que quelque part se cache la réponse, celle qui nous mènera jusqu'à elle. Cinq juges d'instruction, des dizaines d'enquêteurs l'ont cherchée avec moi, et nous la cherchons toujours. Il m'est même arrivé de la prier. Ça n'est pas très professionnel, mais je l'ai suppliée de m'aider, de me faire un signe...

Que s'est-il passé ce 8 juin 1997, jour de ta disparition ? Crime ? Enlèvement ? Accident ? Où es-tu ? Vivante par miracle, ou à jamais perdue ? Un jour, nous le saurons, malgré le temps, la lassitude, les moments de découragement. Parce qu'il est impossible de te laisser sur ce chemin où l'on t'a vue marcher pour la dernière fois, seule.

En janvier 2015, Jonathan m'a envoyé ses vœux. Il m'écrivait: « Cécile a disparu quand elle avait dix-sept ans et sept mois... il y a dix-sept ans et sept mois. » Ces quelques mots m'ont touchée avec violence. L'histoire de Cécile basculait. Elle laisse désormais plus de souvenirs du temps passé à la chercher qu'à vivre à ses côtés.

Depuis, il y a eu un nouveau jour de l'an. Dix-neuf ans qu'elle n'est plus là. Quelque part, quelqu'un sait quelque chose. Cette personne doit savoir que chaque jour, à chaque minute, ceux qui restent souffrent l'indicible.

M^e Caty RICHARD

1

La dernière fois que j'ai entendu ta voix, Cécile, c'était le dimanche 8 juin 1997. Il était exactement 17 h 18. Je suis précis, malgré le temps écoulé – je n'y ai aucun mérite. Pour mieux répondre aux questions des gendarmes qui te cherchaient, je me suis fait communiquer le relevé de mes appels téléphoniques. À l'époque, il n'y avait ni box ni fibre, Internet et les téléphones mobiles étaient loin d'être généralisés. Tu as donc utilisé la carte Pastel que je t'avais donnée et qui te permettait de m'appeler gratuitement. C'était un appel ordinaire, du moins j'en étais persuadé.

Je dormais quand le téléphone a sonné. À 17 h 18, cela peut paraître étrange, mais je m'étais levé très tôt pour aller courir le marathon de la Liberté, en Normandie. Un beau nom, n'est-ce pas ? Il célèbre l'anniversaire du Débarquement en 42 kilomètres. Quel parcours... Tu sais combien c'est beau, ici. Petits chemins serpentant au cœur des arbres aux fâtes denses débouchant, en trouées, au milieu de prés très verts, air souvent chargé d'iode, traversées de bourgs aux noms compliqués, pour moi qui suis né et ai grandi en Angleterre : Bernières-sur-Mer, Colleville-Montgomery.

Nous sommes passés tout près du château du Mesnil, bâtisse du XVIII^e siècle, puis devant le cimetière anglais

de Cambes-en-Plaine, avant d'arriver à Ouistreham. Jusque-là, c'était plat. J'ai dû rassembler mes forces pour la montée, qui nous a menés, dix kilomètres plus loin, à l'arrivée, juste devant le musée du Mémorial. Tout cela pour dire qu'en rentrant chez moi, à Mathan, j'étais sale, en sueur, heureux – mais totalement épuisé.

Le téléphone m'a donc réveillé. Au bout du fil, c'était ta voix – je dirai plus tard aux policiers qu'elle était « bouleversée », mais ce n'est pas tout à fait exact. Tu avais plutôt l'air chiffonnée en me racontant que, en l'absence de ta mère et de ton beau-père, tu avais invité quatre garçons à dîner. La belle affaire, vraiment... Je t'ai réconfortée, conseillé de taire ta désobéissance, tout simplement et, surtout, de penser à ce bac que tu allais passer. Où en étaient tes révisions ?

— Justement, as-tu répondu. Je vais m'y remettre.

Et nous avons l'un et l'autre raccroché.

Oui, Cécile, cette conversation était banale. Une adolescente et son père, séparés par des centaines de kilomètres – tu habitais à Saint-Jean-de-Maurienne, en Savoie, et moi à Mathan, près de Caen –, qui échangent quelques phrases un dimanche en fin d'après-midi. Les choses se seraient-elles passées différemment, si j'avais prêté plus d'attention à la tristesse de ta voix ? Aurais-je dû trouver d'autres mots, te garder plus longtemps au bout du fil, te questionner plus avant ? En un mot, ai-je failli à mon devoir de père ?

Je peux bien me poser ces questions, personne ne me donnera la réponse – sauf toi, bien sûr, si par miracle on te retrouvait, après tout ce temps. Est-ce que j'y crois encore ? Là encore, je préfère ne pas répondre – il me faudrait dire si l'espérance est moins angoissante que l'inquiétude permanente qui me taraude. Je ne peux m'y

résoudre. Depuis que tu as disparu, il y a si longtemps maintenant, je me contente de te chercher.

Mais nous n'en sommes pas là. Pas encore. Je suis encore chez moi, à Mathan, dans cette maison où tu as grandi, au moins pour partie. Le combiné téléphonique reposé, je me lève et vais prendre une longue douche. La vie est encore ordinaire, je n'ai d'autre souci que celui de ce séminaire que je dois animer à Béthune, le lendemain matin. Je dois me préparer.

Ai-je ouvert la porte de ta chambre avant de partir ? Sans doute pas, je n'avais aucune raison de le faire. Laissant derrière moi la pièce aux murs recouverts d'une tapisserie claire, au lit soigneusement bordé, je me suis préparé un café. La nuit n'était pas tombée encore. Dehors, le jardin était splendide : herbe verte, arbres au tronc massif, pommiers en fleurs. Je me suis dit qu'à l'automne tu viendrais, le temps d'un week-end, m'aider à ramasser les fruits. Des kilos et des kilos de pommes goûteuses, dont ta mère, avant notre séparation, faisait des compotes et de la gelée, sans oublier les tartes. Ensuite, je suis sorti et je suis monté dans ma voiture.

La maison, tu le sais, est un ancien corps de ferme perdu dans la campagne normande. Il faut, avant de rejoindre un grand axe, rouler longtemps – l'occasion, ce soir-là, de savourer la beauté de la nuit qui approchait.

À quoi ai-je pensé, durant les trois heures et demie du trajet ? À toi, Cécile ? Je ne puis pas en jurer. Est-ce que l'on pense sans cesse à sa fille, quand elle n'a pas encore disparu ? Ce 8 juin, alors que je quittais la Normandie pour le Nord, j'avais sans doute la tête à autre chose. Une femme. Un projet de week-end. Ces trois jours de travail qui s'annonçaient difficiles. Des travaux à faire à Mathan – cette pyramide de pierres que j'avais

commencé à ériger près du potager, et que je n'avais jamais terminée.

J'ai pensé aussi, peut-être, à ma famille londonienne : père parti quand j'étais jeune, mère tant aimée décédée depuis dix ans, frère et sœur très proches, que je voyais trop peu souvent ou à Chloé et Matthew, les deux enfants de ma précédente union. Ta voix maussade m'était sortie de la tête. Où étais-tu, tandis que je roulais tranquillement, perdu dans des pensées dont tu n'étais pas le centre ? Avec qui ? Que s'est-il passé ? Impossible de répondre à ces questions que je ne me posais pas. Ce qui est sûr, c'est que tout l'amour que j'ai pour toi n'y a rien changé. À l'heure où ta vie basculait, je n'ai rien ressenti, pas de flash, pas d'angoisse, pas de pincement au cœur, ni même une vague inquiétude. J'ai roulé tranquillement dans la nuit tombée, jusqu'à Béthune.

À 28 kilomètres d'Arras et 31 de Lille, la ville est aussi connue sous la dénomination de « cité de Buridan ». Il y est né, mais il est moins connu que son âne, qui se serait laissé mourir d'inanition pour ne pas avoir à choisir entre une botte de foin et un seau d'eau. Jean Buridan aurait eu avec Marguerite de Bourgogne, reine de Navarre, une relation intime. L'affaire lui a valu de devenir héros de fiction dans *La Tour de Nesle*, d'Alexandre Dumas. Une pièce que j'ai lue adolescent. Car j'ai lu quantité de livres en français, langue dont je suis tombé amoureux à l'école, avant de tomber amoureux de la France et de quelques Françaises – dont Maryse, ta mère. Mais j'avoue qu'en arrivant à Béthune je n'ai pensé ni à Buridan ni à Dumas. Il était tard, l'hôtel était spartiate, j'ai dîné d'un rien, je me suis étendu seul, dans une chambre anonyme. J'ai ouvert mes dossiers. Et j'ai préparé mon intervention du lendemain.

Le lundi 9 juin, je me suis levé à 7 heures, comme prévu. Je n'avais pas beaucoup dormi, mes mollets me faisaient mal : 42 kilomètres, ce n'est pas rien. Mais aucun pressentiment sinistre ne m'avait traversé l'esprit, aucun mauvais rêve n'avait troublé ma nuit. Tout était normal, pour quelques heures encore. J'aurais dû jouir de ces minutes routinières, savourer chacune d'elles, l'eau qui coule sur le corps, sous la douche, le gel parfumé fourni par l'hôtel, l'odeur de l'after-shave et la fraîcheur du déodorant sous les aisselles. Au lieu de quoi, j'ai fait une toilette rapide et je suis descendu prendre mon petit déjeuner.

Où étais-tu, Cécile, à l'heure où je trempais tranquillement mes tartines beurrées dans mon café, en pensant à ce séminaire qui devait s'ouvrir dans moins d'une heure ? Où avais-tu passé ta soirée, quand je te croyais en train de réviser l'épreuve de philosophie du baccalauréat ? Tu adorais ça, la philo. Tu avais lu, avec passion, *Le Monde de Sophie* de Jodstein Gaarder¹. Sa jeune héroïne, Sophie Amundsen, découvre dans sa boîte une lettre qui lui est adressée, sur laquelle est inscrite cette simple phrase : « Qui es-tu ? » Puis une autre, dans laquelle on lui demande « d'où vient le monde ». Là voilà projetée au cœur d'un univers où elle croise Socrate et Sartre, Platon, Aristote, Descartes, Hegel – la liste n'est pas exhaustive. Tu as suivi Sophie page après page dans son voyage philosophique. Tu ne savais pas, hélas, que tu allais en faire un autre, trop réel celui-là, et dont je me refuse à imaginer les détails. Je suis en quête de toi. Quand j'aurai découvert ce que tu es devenue, il sera bien temps de le faire.

1. Seuil, 1995.

Adolescent, je n'aimais pas l'école – je ne m'intéressais qu'aux cours d'anglais, d'histoire et de français. À dix-huit ans, vivant à Londres auprès de ma mère, de mon frère et de ma sœur, j'ai quitté l'école avec soulagement, gardant tout de même en moi d'assez bons souvenirs des récréations et, surtout, des *school camps*, ces camps de vacances au cours desquels nous dormions à six dans des tentes alignées, mangions dehors et plongeons dans l'eau glacée d'une piscine en béton.

Pour gagner ma vie, j'ai exercé plusieurs métiers. Puis je suis devenu formateur à mon compte. Voilà pourquoi, ce lundi 9 juin, ne sachant pas encore que tu as disparu depuis de longues heures, je pousse la porte d'une salle où m'attend un petit groupe d'hommes et de femmes. Ils travaillent pour l'entreprise Allibert, un équipementier automobile. Je suis chargé de leur en expliquer le modèle économique, avec pour objectif de leur faire comprendre l'importance de la gestion globale en complément de leurs compétences individuelles. Dans quelques minutes, le séminaire va commencer. J'en suis le pivot. Jusqu'au soir, déjeuner inclus, je n'aurai pas une minute pour penser à toi.

La question m'est venue bien plus tard. Pour quelle raison Maryse, mon ancienne compagne, ta mère, ne m'a-t-elle pas prévenu que tu n'étais pas là quand elle est rentrée de son week-end, dans la nuit du dimanche 8 au lundi 9 juin à 0 h 15 ? S'est-elle dit qu'il ne fallait pas m'inquiéter ? Que Cécile allait revenir vite ? Qu'il était donc inutile de me déranger en plein travail ? Quoi qu'il en soit, à l'heure où je prends la parole à Béthune, elle se rend chez les gendarmes, en compagnie de ton beau-père, et les prévient que tu n'as pas passé la nuit chez eux.

Des années plus tard, quand je parcourrai une à une, avec une attention extrême, les cotes de ton dossier dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui puisse me guider jusqu'à toi, je commencerai évidemment par le début : la D1. Celle qui explique que, « à 9 heures, les parents de Cécile Vallin se présentent dans nos bureaux. Des recherches sont alors lancées en vue de rechercher tout renseignement de nature à déterminer les raisons de cette disparition ». Et je tiquerai sur le mot « parents ». Il ne m'inclut pas.

En 1997, quarante mille mineurs disparaissent chaque année en France. La plupart sont retrouvés au bout de quarante-huit heures. C'est le délai pendant lequel les autorités s'autorisent à penser qu'il s'agit peut-être d'une simple fugue et qu'il faut encore attendre.

S'agissant de toi, Cécile, je dois reconnaître que les choses n'ont pas traîné si longtemps. Dès 11 heures, le 9 juin, les gendarmes ont mis en place d'importants moyens pour tenter de te retrouver. Ils sont répertoriés dans le détail par un certain Bernard G., chef de la brigade de Saint-Jean-de-Maurienne, en cote D3. Qui est Bernard G. ? Quel âge a-t-il ? A-t-il des enfants ? Et si oui, de quel âge ? Peut-être l'un d'eux te connaissait-il ou t'avait-il croisée, heureuse, marchant avec ta bande d'amis ? Quoi qu'il en soit, il a bien fait son travail. Du moins est-ce l'impression qu'il donne.

Une équipe a été chargée de contacter la SNCF, pour savoir si l'on t'avait vue prendre le train à Saint-Jean-de-Maurienne ou si tu avais été contrôlée sans billet. Les services de France Télécom ont été sommés de fournir les appels passés du domicile de tes « parents » – je n'étais toujours pas inclus dans cette parentalité. Tes camarades ont été joints, les uns après les autres – notamment ceux

qui avaient partagé ton week-end. Une vérification de ton compte bancaire a été demandée. Des gendarmes ont fait du porte-à-porte à Saint-Jean-de-Maurienne. Et bien sûr, comme l'écrit Bernard G. toujours à la cote D3, « des recherches ont été effectuées sur le terrain ».

Le dispositif mis en place était impressionnant, je dois le reconnaître. Des hélicoptères ont survolé les environs de Saint-Jean-de-Maurienne : les rivières Arvan, dans le secteur de la Combe, et Arc, dans celui de Saint-Julien-Montdenis. Flancs de montagne verdoyants, sentiers descendant les pentes en courbes lentes, ils ont dû avoir une vue magnifique – mais ils n'ont rien trouvé, pas plus que les gendarmes accompagnés de maîtres-chiens ou les patrouilles arpentant le parcours VTT, de la combe des Moulins-Le Tilleret à Albiez-le-Jeune.

Les gendarmes n'ont pas eu plus de chance dans le secteur Herbillon, Montandre, Champsuit-le-Chatel. Certains empruntaient sans doute des chemins que tu avais parcourus, un jour, de ton pas de marcheuse. Tu aimais te promener dans cette vallée de la Maurienne, si différente de la Normandie où tu as grandi. Montagnes imposantes en toutes saisons, parées de tous les tons de vert l'été, recouvertes d'un manteau blanc l'hiver, rivières aux eaux lentes ou tourbillonnantes, sentes fleuries, à-pics raides et tout à coup dénudés, tu as tout connu, en sportive accomplie que tu étais. Mais bien sûr, tu ignorais qu'un jour les montagnes paisibles résonneraient des appels des militaires, criant ton prénom : Cécile. Cécile. Cécile.

17 heures, ce lundi 9 juin. Tu as disparu depuis plus de quinze heures. J'anime tranquillement mon séminaire – personne encore n'a jugé utile de me prévenir.

Ta mère, elle, est entendue par Richard C., officier de police judiciaire de Saint-Jean-de-Maurienne. Nom, prénom, âge et qualité, elle décline tout. Et je retrouve, à la cote D4, les débuts de notre vie à tous les deux. «J'ai vécu un certain temps avec un monsieur avec qui j'ai eu un enfant qui est Cécile», dit-elle. Quand je l'ai lue, cette phrase m'a surpris. «J'ai vécu un certain temps» : en fait, nous avons vécu huit ans ensemble. «Avec un monsieur» : le choix de ce mot est curieux. Le monsieur, c'est moi, Jonathan. Évidemment, eu égard à la gravité de la situation, ce sont là des détails insignifiants.

Quoi qu'il en soit, à l'heure où elle prononçait ces mots, je me rendais le plus paisiblement du monde dans un magasin Décathlon de la proche banlieue de Béthune... Tu m'avais demandé, pour ton anniversaire, une corde d'escalade. Tes dix-huit ans n'étaient pas vraiment pour demain, il s'en fallait de quatre mois encore. Mais j'aime prévoir et j'avais envie de me renseigner. Et puis, j'avais une soirée libre.

Le magasin, immense, sentait le neuf. Les rayons s'étiraient à droite, à gauche, maillots de bain homme et femme, ballons, T-shirts et shorts, clubs de golf, masques de plongée, cordes à sauter et gants de boxe... et là, enfin, l'escalade, un de tes sports favoris. Depuis que tu es toute petite, tu as toujours été sportive. Enfant, tu avais déjà la démarche souple et le geste assuré. Les roulettes de ton premier vélo n'ont pas fait long feu ! Plus tard, tu as descendu les pentes neigeuses avec une assurance incroyable. C'était la deuxième fois seulement que tu skiais, on aurait dit que tu n'avais fait que cela toute ta vie. Nul hasard, bien sûr, si tu voulais devenir professeur de gymnastique, ou plutôt d'éducation physique et sportive, comme on appelle désormais cette discipline.

Quand tu es arrivée à Saint-Jean-de-Maurienne, avec ta mère et ton beau-père, tu t'es essayée à l'escalade. Monter sans appui ou presque, tête levée vers le ciel, est devenu l'un de tes passe-temps favoris. Si tu avais pu ouvrir ton paquet le jour de tes dix-huit ans, cette corde d'escalade t'aurait fait bondir de joie, j'en suis certain. Il y en avait des dizaines à Décathlon, de toutes les couleurs, de toutes les longueurs... j'étais un peu perdu ! Un vendeur, appelé à la rescousse, m'a expliqué, gestes à l'appui, que les cordes utilisées en escalade sont de type dynamique, c'est-à-dire que leur élasticité absorbe les chocs et limite les forces d'impact sur les points d'ancrage. L'âme des cordes, a-t-il poursuivi, est soit tressée, soit câblée. J'ignorais que les cordes ont une âme, mais ça m'a plu de l'apprendre. Restait à savoir laquelle, des simples, des doubles ou des jumelées, te conviendrait le mieux. Je n'ai pas tranché. J'avais le temps, après tout. Quatre mois pour dénicher une corde d'escalade parfaite, c'était bien plus qu'il n'en fallait.

Quand je suis sorti du magasin, il faisait encore jour. Mais cette banlieue de Béthune était triste... Dans certaines villes de province, passé une certaine heure, les rues se vident. Les habitants, bien calfeutrés chez eux, savourent un verre en préparant le dîner. Les enfants font leurs devoirs, les télévisions s'allument. Je marchais seul dans des rues désertées. Peut-être ai-je entendu quelques notes de piano sorties d'une fenêtre ouverte. C'était l'été, il faisait beau et chaud. Je suis arrivé à l'hôtel. Je me suis dit que j'allais t'appeler.

Parce que, tout de même, ça m'ennuyait un peu, cette conversation que nous avons eue la veille. Elle n'avait duré que six minutes et douze secondes, le relevé du téléphone en fait foi. Mais, d'un coup, elle commençait

à me trotter dans la tête. Avais-tu suivi mes conseils et passé sous silence ce dîner entre amis – ces garçons que tu n'avais pas le droit d'inviter ? Ou avais-tu tout avoué à Maryse et à ton beau-père ? Je savais qu'il n'appréciait pas les manquements à la discipline et que c'était un homme d'ordre. Tu t'entendais bien avec lui, je n'en doutais pas. Mais, si tu lui avais avoué qu'à la veille du bac tu avais invité des copains au lieu de réviser, il n'aurait sans doute pas apprécié.

Bref. Je me suis décidé à t'appeler – sans arrière-pensée aucune, juste pour prendre de tes nouvelles et t'embrasser.

C'est Maryse qui a décroché – cette belle femme avec qui j'ai partagé tant de choses avant qu'elle ne rencontre, douze ans auparavant, ce proviseur qui est devenu son mari. J'ai pu encore, le temps que le téléphone sonne, croire que ma vie était toujours la même. Mon travail, les femmes, ce week-end que je préparais, mon compte en banque, la maison, ton anniversaire, cette corde d'escalade, laquelle prendre, de quelle longueur, de quelle couleur... J'avais une préférence pour le bleu, mais la tressée rouge et jaune était belle aussi.

Oui, tout allait bien encore, pour quelques secondes. Puis j'ai dit :

— Bonjour, Maryse, est-ce que je peux parler à Cécile ?

Et tout a basculé.